

LA CAUSE DES TROUBLES DE LA RUSSIE

Cette cause on la connaît de plus en plus, c'est la tyrannie allant jusqu'à la barbarie des fonctionnaires du gouvernement.

L'histoire de Vera Zassoulitch n'a pas d'autre cause. Elle entend parler de Bogoliouboff, un condamné politique fouetté de verges jusqu'à l'évanouissement par ordre du général Trépoï, directeur de la police, pour n'avoir pas assez vite ôté sa casquette devant lui. Elle va droit au général et tente de le tuer. "Tout le monde se taisait, dit-elle dans son émouvant interrogatoire. Alors je me décidai à prouver, au prix même de ma perdition, qu'il n'est pas permis d'outrager ainsi impunément la personnalité humaine. Il est terrible d'attenter à la vie d'un homme; mais ma conscience me disait de m'y résoudre."

Vera, traduite en justice, fut acquittée, et la foule, enthousiaste, lui fit, au sortir du prétoire, une ovation d'admiration et d'honneur. Et depuis cette tragédie, la révolution est à l'ordre du jour dans toutes les couches de la société russe.

C'est contre les fonctionnaires russes, on ne saurait trop le répéter, contre cette hiérarchie de loups officiels qui représentent le gouvernement dans ses rapports directs avec le peuple, que s'élèvent l'indignation et la colère du nihilisme. Il y a quelques jours à peine une lettre adressée au czar disait :

Nous voulons délivrer le peuple des tyrans de l'administration, qui jettent en prison les innocents, les affament, les maltraitent, pour les envoyer ensuite au gibet, ou pour les expédier aux mines des régions polaires... Nous siégeons comme des juges... De quelque côté que l'on regarde, on n'aperçoit qu'une sottise qui marche de pair avec une barbarie, des concussions sans limites, pratiquées par des sangsues insatiables. Le militarisme seul jouit de votre paternelle sollicitude. Songez bien, Alexandre Nicolaïewitch, où tout cela conduit la Russie. Vous marchez droit à l'abîme !...

Comme on le voit, ce n'est pas à l'empereur lui-même qu'on en veut, on l'estime et on lui sait gré des réformes populaires qu'il a faites, mais c'est le système qu'on trouve mauvais, c'est la bureaucratie qu'on veut atteindre.

Les nihilistes ont des journaux, un entr'autres, leur principal organe, dont le gouvernement et la police ne peuvent arrêter la publication malgré tous leurs efforts. On le trouve partout, à toutes les portes, et on ne peut découvrir d'où il part.

Le secret des agissements du nihilisme est merveilleusement gardé. Aussi, il n'y a pas de miséricorde pour ceux qui manquent à leurs serments. C'est la mort à tout coup.

RÉCIT PAR LE CZAR DE L'ATTENTAT COMMIS SUR SA PERSONNE

"Je faisais ce matin, à neuf heures, ma promenade accoutumée, a dit le czar, et, me sentant un peu las, j'allais rentrer au palais, lorsque je vis venir à moi, sur le trottoir absolument désert, un jeune homme de trente ans environ, joli garçon, que je regardais machinalement s'approcher, en me disant : "Si cet homme-là voulait me tuer, cela lui serait bien facile !"

"Cet étrange pressentiment était d'autant plus inexplicable que rien dans la tenue de l'étranger ne pouvait déceler un conspirateur. Il portait le costume des employés de finances et sa démarche était fort correcte.

"Cependant, comme je pensais à tout cela, je le vis mettre la main dans la poche de sa capote, en retirer un pistolet et m'ajuster. Instinctivement, je me jette de côté. Le coup part et me manque. J'ai l'idée de crier : au moment où j'ouvrais la bouche, second coup également inoffensif, grâce au mouvement que j'avais fait pour reprendre mon aplomb.

"Les mots me viennent enfin. Je crie : "A moi ! Au secours !" Des agents se précipitent. Je marche droit sur l'assassin, qui demeurerait immobile à cinq ou six

pas devant moi, et dont la main semblait tout à coup paralysée.

"On se jette sur lui. Alors, il recouvre ses forces et deux autres coups partent, dont l'un blesse malheureusement un de mes sauveurs et dont l'autre égratigne, dit-on, la muraille auprès de moi. Enfin, le malheureux est désarmé, entraîné.

"Là-dessus, je l'avoue, je me suis senti un peu faible, et l'on m'a ramené au palais.

"Louons Dieu, mes amis : c'est lui qui m'a sauvé !"

LETTRE DU GÉNÉRAL BOSQUET

Le Temps a reçu communication d'une bien intéressante et bien curieuse correspondance inédite du général Bosquet. C'est à sa mère que le général communiquait toutes ses impressions sur les hommes et les choses du temps, et il fait preuve, dans ses lettres, d'un bon sens véritablement remarquable. Le coup d'Etat lui déplut, et sans renoncer au service il se tint à l'écart. En 1852, il se décide à venir à Paris, il dine aux Tuileries et il se laisse conquérir :

Après le dîner, l'empereur m'a pris à part, et, pendant une heure et demie au moins, il a causé avec moi de l'Afrique; cela, au grand ébahissement de ceux qui enviaient une conversation de cette longueur. Il est rentré un instant dans "son chez lui," et comme il en ressortait, il est venu droit à moi à travers les embrassés pour me montrer deux journaux ayant trait à notre conversation.

Enfin, les autres ont eu leur tour. Mais alors l'impératrice s'est dirigée vers moi, et, ayant appris que j'étais Bearnais, m'a beaucoup parlé du Béarn, qu'elle aime fort. La conversation a pris une tournure très-intéressante; je me sentais d'humeur gaie, ses beaux yeux m'inspiraient peut-être. Nous avons causé longtemps, et comme elle s'étonnait que l'on pût mener ma rude vie pendant dix-neuf ans, je lui expliquai les émotions de la guerre, les compensations, le regard du soldat après la bataille, les joies du bivouac quand la fierté et la conscience sont satisfaites; ses yeux brillèrent. "Oh ! je comprends maintenant, dit-elle; j'aime beaucoup les militaires." L'empereur s'est montré en riant. "—Vous avez entendu, vous étiez là !—Parbleu !" répondit l'empereur. L'impératrice a un peu rougi, comme un enfant qui ne calcule pas toutes ses paroles; nous avons continué quelques mots, et elle s'est éloignée au bras de l'empereur.

Ces détails sont pour toi. Il n'y a dans tout cela que de la politesse, un accueil de gentilhomme que mérite un soldat vicilli dans les guerres d'Afrique.

On connaît le rôle brillant de Bosquet en Crimée. L'armée est dans la Dobrou-tcha, en proie aux fièvres, au choléra.

"Ton essai a fait merveille, écrit le général à sa mère, et, plus d'une fois j'ai ressuscité de pauvres soldats, renversés au bord du chemin, à l'aide de quelques gorgées de ta liqueur; de sorte, bonne mère, que c'est à toi qu'ils doivent leurs nouvelles forces; ils le savaient, je le leur disais, et ils te bénissaient du fond du cœur.

"... Tu as bien raison, bonne mère, de te préoccuper de notre hiver. Les peaux de mouton vont devenir nécessaires pour mes soldats. J'ai déjà fait l'essai de longs gilets en peau retournée, le poil en dedans, et de guêtres, par-dessus le genou, en peau pareille. Mais, avant de se défendre contre l'hiver, il y a à faire son nid tranquille contre l'ennemi, et, comme nous ne sommes pas très-près de l'Italie, où l'on va volontiers passer l'hiver, nous avons choisi la Crimée, qui est le pays de la mer Noire le moins froid et ressemblant le plus au midi de la France ou de l'Italie. Tu vois que nous prenons nos aises."

Au milieu de toutes ses épreuves, Bosquet ne cesse de penser à sa mère et de lui écrire.

Après la victoire de l'Alma :

"J'ai le cœur à l'aise, s'écrie-t-il, parce que la fortune m'a réservé d'attaquer le premier l'armée russe et la forcer à quintupler ses forces devant moi; j'ai eu le plaisir de voir filer l'ennemi et de le suivre à coups de canon; j'ai le cœur à l'aise parce que des mains amies et celles de gens que j'estime sont venues serrer la mienne et fêter la deuxième division."

Après Inkermann :

"Rude journée !... dont je n'avais pas apprécié assez haut les résultats. Il paraît aujourd'hui que je leur ai jeté par terre, morts et blessés, plus de quinze mille hommes; on me montrait hier la copie d'une lettre du prince Menschikoff qui avait écrit près de 17,000 hommes hors de combat; je n'en ai eu que 900 et les Anglais 2,400. Quels beaux soldats que ces braves enfants que j'ai menés, le 5 novembre, contre ces

masses russes ! Quel cœur ! quel esprit ! quelle adresse ! Il leur suffit d'un signe pour comprendre et frapper."

Après la Karabelnaïa :

"Nous avons pris 62 pièces de gros calibre et fait 400 prisonniers. L'armée entière battait des mains à mon deuxième corps, le corps d'armée du Béarnais. Camou y commandait la deuxième division, mon ancienne famille; ce brave Camou, vétéran des armées d'Afrique et de l'empire, qui, à soixante-trois ans, se battait sous les ordres de "son enfant." Il m'appelait et m'appelle encore ainsi."

Enfin, à l'assaut de Malakoff, Bosquet fut atteint à l'épaule droite d'un éclat d'obus et dut quitter l'armée. Le 18 mars 1856, il était nommé maréchal de France.

CAMILLE DESMOULINS—LA RÉVOLUTION

A propos d'un drame dont Camille Desmoulin est le héros, un des meilleurs critiques français écrit :

Camille Desmoulin n'est assez illustre ni par la vertu, ni par le crime, pour soutenir un drame historique. C'est le moustique de la révolution, il ne peut compter parmi ses lions ni ses tigres. Il s'y jeta à corps perdu comme un gamin dans une émeute, armé d'une plume agile et brillante, hardiment bouffonne, follement effréné; c'est à la façon d'un stylet qu'il s'escrimait du pamphlet. La Lanterne, dont il s'appelait le "Procureur général," n'était pas, quoi qu'il ait dit, celle de Diogène cherchant un homme dans le Paris révolutionnaire, mais le réverbère aux vitres cassées, à la corde duquel le suspect dénoncé par ses saillies meurtrières, pouvait être immédiatement accroché. Il applaudit cruellement aux premiers excès; tous les justes de l'Assemblée constituante, ses hommes de vertu, de modération, de bon sens, passèrent par le fil de sa polémique subversive. Son Histoire des Brissotins fut le réquisitoire qui désigna les Girondins à la hache. Il s'évanouit en entendant leur arrêt de mort; il s'écria : "C'est moi qui les ai tués !" Mais un remords n'efface point un crime; le sang de la Gironde reste en partie sur sa main.

Ce qui l'absout à moitié, ce qui appelle sur lui le pardon, sinon la réhabilitation de l'histoire, c'est le réveil en sursaut de sa conscience tardivement indignée, c'est son recul devant le couteau de la Terreur permanente; ce sont les trois derniers numéros du Vieux Cordelier qui firent retentir, dans un silence terrifié, l'appel à la clémence, la voix de la pitié, le cri pathétique. Camille Desmoulin savait, en écrivant ces pages généreuses, qu'il signait sa mort; il les paya de sa tête. Cette glorieuse fin rachèterait une vie plus souillée encore que n'eût été la sienne.

Une ombre charmante plaide d'ailleurs pour lui et purifie sa mémoire. Celle de sa femme, cette douce et vaillante Lucile qui lui inspira ces protestations éloquentes.

Elle l'aimait vertueusement et passionnément, elle mourut pour avoir voulu le sauver. Quelques jours après l'exécution de Camille, la première charrette des grandes fournées traîna à l'échafaud cette douce martyre de l'amour. Elle y porta un front intrépide, un sourire innocent et fier, et comme une joyeuse impatience d'aller rejoindre l'époux immolé.

Ces meurtres de femmes ne furent pas seulement un des plus grands crimes, mais une des plus noires sottises de la Terreur. Le sang des femmes versé en temps de révolution a une vertu effrayante d'expiation et de représailles; il fait mieux que de crier contre le ciel, il pleure sur la terre où il est versé; il y suscite des haines et des vengeances implacables. La République, quand elle tuait les femmes, se frappait mortellement elle-même. Sans parler de Marie-Antoinette, de Mme Elizabeth, de Charlotte Corday, de Mme Roland, de Lucile qui ouvrent cette procession de victimes, qu'on se rappelle l'horrible mois qui précéda Thermidor, et cette journée des cinquante-quatre Chemises rouges sur laquelle se détachait un groupe éblouissant de jeunes têtes. Les trois Saint-Amaranthe, Mme d'Espréménil, Cécile Renaud, une enfant coupable

du crime d'avoir voulu voir de près Robespierre; Mlle Grandmaison, une comédienne des Italiens, accusée d'être la maîtresse de M. de Sartines; et une pauvre petite ouvrière de seize ans, appelée Nicole, condamnée pour avoir porté à manger dans sa cachette à l'actrice proscrite. Il y avait là de quoi fendre les cœurs et déchirer les entrailles.—Un fait rapporté par un contemporain résume la révolte de pitié que soulevaient ces carnages. Un homme d'un caractère dur, d'une force athlétique, fit le pari d'assister de près à l'hécatombe des Chemises rouges. Il se plaça au pied de l'échafaud, en face du panier, et vit, sans faiblir, tomber et retomber le couteau ruisselant sur cinquante têtes. Mais quand vint le tour de la petite Nicole, et que, s'ajustant elle-même sur la planche, elle dit au bourreau de sa voix d'enfant : "Monsieur, suis-je bien comme ça ?" le sang s'étouffa, ses yeux tournèrent, et il tomba à la renverse comme abattu du même coup de hache.

BIBLIOGRAPHIE

Le Canada et les Basques.—Trois écrits de M. Faucher de Saint-Maurice, M. Marmette et M. Levasseur. Avant-propos du comte de Premio-Real.—Québec : imp. A. Côté & Cie, 1879.

Le but des trois courts écrits de MM. de Saint-Maurice, Marmette et Levasseur, est de démontrer que les Basques ont les premiers, et longtemps avant Jacques Cartier, découvert le Canada. La preuve est tirée de plusieurs faits, de divers documents historiques et surtout de l'étymologie de certains noms de places à Terre-neuve, au Labrador et dans les environs. Au commencement on lit une jolie introduction par le comte de Premio-Real.

CONSEILS UTILES

Il arrive souvent que, faute de veilles, on se trouve dans le plus grand embarras pour conserver de la lumière dans la chambre d'un malade. Voici un moyen bien simple d'obvier à cet inconvénient :

Ayez un morceau d'ouate de la grandeur d'une pièce de dix centins et de l'épaisseur d'une double mousseline; prenez le milieu de l'ouate et tortillez-le de façon à former une meche d'un centimètre environ; puis, placez cette ouate dans une soucoupe avec de l'huile; vous aurez une veilleuse qui brûlera tant qu'il y aura de l'huile.

Les personnes qui ont le foie malade se trouveront très-bien (ou va jusqu'à affirmer qu'elles guériront) de l'usage fréquent du potage au cresson.

Voici la recette de cette soupe, d'ailleurs excellente comme goût.

On fait cuire cinq ou six pommes de terre avec du beurre très-frais, du sel, du poivre et de l'eau, juste assez pour former une purée très-claire, quand les pommes de terre sont amollies par la cuisson. Alors on découpe, dans cette purée, et aussi menu que possible, une boîte de cresson de fontaine.

Il est essentiel de ne pas hacher le cresson. On remet sur le feu et on laisse cuire très-doucement pendant une heure.

Nous ne voulons pas parler du strabisme complet, ce qui ne peut être de notre ressort, mais lorsqu'un jeune enfant a ce qu'on appelle un tour d'yeux, provenant d'une mauvaise habitude contractée au berceau—si celui-ci a été placé de façon à présenter le côté au grand jour des fenêtres—pourquoi ne pas suivre le si simple conseil donné à ce sujet par Buffon, dans son Histoire de l'homme ! Ordinairement, un seul œil est atteint; il suffit de couvrir, pendant quinze jours, celui des deux yeux qui regarde droit. Le mauvais œil, privé de son compagnon, est obligé de faire des efforts pour voir les objets d'une façon nette et précise, et cet exercice lui fait acquérir une force qu'il ne perdra plus, même quand il aura retrouvé l'aide de celui qui voyait pour deux. L'un et l'autre auront une direction droite.

Nous regrettons de n'avoir pas agrémenté ce conseil du style de Buffon, mais, sous son humble habit, il nous paraît cependant fort utile.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—M. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.